

Légende dorée

ROLAND GIGUÈRE, *L'âge de la parole*, Typo, 1997, 164 p.

ROLAND GIGUÈRE, *La main au feu*, Typo, 1997, 140 p.

ROLAND GIGUÈRE, *Forêt vierge folle*, Typo, 1994, 214 p.

Maxime Catellier

Numéro 300, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Catellier, M. (2013). Compte rendu de [Légende dorée / ROLAND GIGUÈRE, *L'âge de la parole*, Typo, 1997, 164 p. / ROLAND GIGUÈRE, *La main au feu*, Typo, 1997, 140 p. / ROLAND GIGUÈRE, *Forêt vierge folle*, Typo, 1994, 214 p.] *Liberté*, (300), 44–45.

Légende dorée

Lire et relire Roland Giguère pour s'extirper de la noirceur.

MAXIME CAPELLIER

DIGRESSONS. Nous voici à New York, la proverbiale Big Apple, au début des années trente. Harlem est alors cet ancien quartier bourgeois et blanc que la communauté afro-américaine chasse peu à peu au sud de Central Park. Au coin de Fifth Avenue et de 128th street, la maison des frères Collyer croule déjà sous les monstrueux amas de matière que ces ermites empilent jour après jour au fil de leurs pérégrinations. Au fond d'une salle anonyme, un piano pèse de tout son séant sur la fébrilité de la nuit naissante. Les géants sont rassemblés : James P. Johnson, Willie « The Lion » Smith, Fats Waller. À côté d'eux, un jeune inconnu à moitié aveugle demande poliment s'il peut leur jouer quelque chose. Les géants ricanent : « Vas-y, petit. Joue-la, ta chanson. » Et le gros pianiste aveugle, les doigts boudinés, s'installe. Il joue *Tea for two*, une pièce tirée d'un *musical* de 1925 qui deviendra avec le temps l'un des standards de jazz les plus élémentaires. Le petit commence, expose le thème, brode la mélodie. Et tout d'un coup, ses doigts deviennent des vagues et déferlent, la musique s'empare de l'air et lui fait valser sa vie jusqu'à en perdre le souffle. Papa Johnson racontera plus tard cette soirée où il a entendu pour la première fois Art Tatum : « Quand Tatum a joué *Tea for two* cette nuit-là, je crois que c'est la première fois que je l'entendais vraiment. » Art Tatum, dont le jeu prodigieux n'a jamais été égalé depuis, venait d'établir un standard qui n'en serait jamais un : personne ne peut jouer du piano comme ça, c'est insensé. Des révolutions comme celle-là, dans le domaine artistique, ça ne tient souvent qu'à un fil tenu par un jeune loup qui a décidé de n'en faire qu'à sa tête. Si on pense à la naissance de la poésie moderne au Québec, par exemple, on voit se profiler quelques têtes acharnées qui ont encore un demi-siècle d'avance sur nous. Et non, je ne parle pas de Miron, qui a somme toute donné à notre poésie une pierre d'assise valable, mais qui est loin d'opérer un renversement de perspectives. Claude Gauvreau s'impose, bien sûr, mais sans parvenir à rendre lisible l'enchevêtrement de ses tentatives de sublimation du langage au-delà du cri qui le propulse. Sa brique rouge irradie toujours ma bibliothèque, mais j'affirme avec regret que sa poésie

restera toujours à lire. Si nous avons vraiment lu Gauvreau, la poésie québécoise n'en serait pas où elle est aujourd'hui. Je ne donnerai pas de noms.

Non, c'est de Roland Giguère que je veux maintenant vous parler. Comme Tatum posant ses doigts sur le piano et empêchant quiconque de se prétendre pianiste, Roland Giguère s'impose à nous comme le poète le plus évident de notre mince histoire. Comme le rappelait Gilles Lapointe, les premiers mots de Gauvreau sur Giguère illustrent avec une *banalité feinte* une évidence accompagnée d'une interrogation lucide et désespérée : « Roland Giguère est un poète. Y a-t-il dix Canadiens français dont on puisse écrire cette phrase ? » C'était vrai en 1951, ce l'est toujours en 2013. Bon, j'exagère. Disons vingt. On doit bien en avoir trouvé une dizaine depuis. Et ce ne sont pas les anthologies qui nous aideront à éclaircir la forêt, aveuglées qu'elles sont dans l'académisme le plus abject.

À l'heure où Thomas Hellman a brillamment mis en musique la poésie de Giguère, il est peut-être bon de rappeler ces évidences qu'on semble trop souvent tenir pour acquises : *L'âge de la parole*, ce n'est pas un slogan placardé sur les grands barrages de la Révolution tranquille. *L'âge de la parole*, c'est le signe incendiaire d'une appropriation du langage, malgré ses protestations, parole marquée par la conscience du temps qui s'écoule au-devant d'elle. Roland Giguère est selon moi le seul poète du Québec à avoir compris la révolte surréaliste : loin de n'y voir qu'une entreprise esthétique, il comprend très vite que le surréalisme est une révolte de l'homme contre sa condition. Les poèmes réunis dans *L'âge de la parole* portent l'exigence extrême de celui qui, très jeune, a vu se dessiner la nuit sans failles où le langage perd pied et où les distances symboliques s'abolissent afin de décupler l'échec de toute tentative d'énonciation. L'image, cette femme nue dans la forêt d'indices que notre désir confond avec le réel, ne se suffit jamais à elle-même. Elle doit prendre racine dans une rage de vivre :

Le temps est venu de passer par le feu
doubler la flamme à l'instant fatal
pour n'avoir des châteaux que l'essentiel

L'essentiel des châteaux tient toujours dans la morne plaine, après l'incendie des structures. On y voit les fantômes mettre la table pour les convives, et le feu invincible au cœur de la fournaise. Il brûle encore, il brûle toujours. Giguère est celui qui, « au lieu de perdre la vie », en retrouve « chaque fois une nouvelle ». Dans les proses éblouissantes de *La main de l'homme*, datées de 1951 à 1959, cette fureur renouvelée qui empêche à jamais le langage de servir reste intacte. Libre comme le feu qui dévore tout ce qu'il touche, comme en témoigne cette eau-de-vie versée « À la santé des volcans » :

On ne verra pas se hisser au bout du bras le pavillon blanc de la capitulation; si l'homme lève le bras, ce sera l'arme au poing, pour déchirer le voile opaque au-dessus de sa tête.

ROLAND GIGUÈRE
L'âge de la parole,
Typo, 1997, 164 p.

ROLAND GIGUÈRE
La main au feu,
Typo, 1997, 140 p.

ROLAND GIGUÈRE
Forêt vierge folle,
Typo, 1994, 214 p.

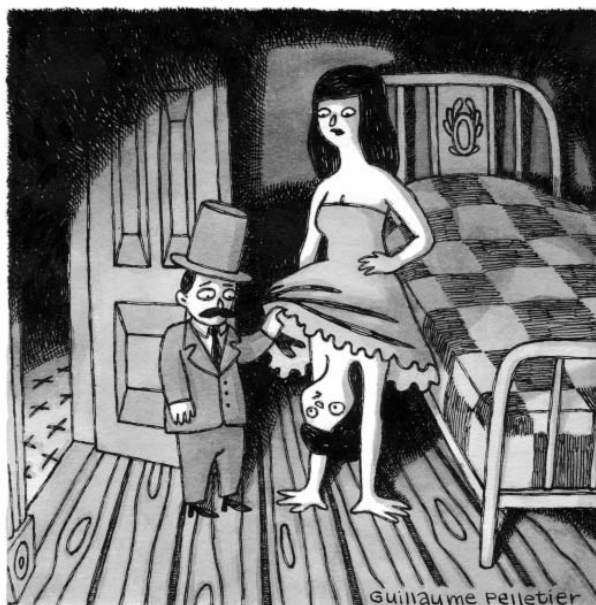
L'homme libre refuse d'être momifié, de devenir statue de lave pour les siècles futurs. Il refuse de servir les faiseurs de ruines tant qu'il y aura de l'espoir au fond de la plus obscure nuit.

Trinquons, je vous prie, avec Roland Giguère, afin de ne jamais oublier qu'un jeune homme peut, avec des poèmes, éclipser des siècles de sottises.

Cette main de l'homme, dont Rimbaud disait que celle à plume valait bien celle à charrue, Giguère s'en est servi aussi bien pour écrire cette œuvre, dont la majeure partie est née dans les années cinquante, que pour matérialiser cette poésie par un travail de typographe et d'éditeur prolifique à l'enseigne des éditions Erta. Encore aujourd'hui, cette fusion totale entre l'artiste et l'artisan demeure sans précédent. Il n'y a peut-être que Pierre Filion, aux Éditions du Silence, pour garder bien vivant ce travail monastique, dans les vapeurs du plomb en fusion. C'est d'ailleurs dans son atelier de la rue Saint-Patrick, à Pointe-Saint-Charles, que trône l'ancienne casse en bois de Roland Giguère. Si l'on devait écrire une Légende dorée des hommes qui ont permis au Québec de prendre la pleine mesure de l'aventure poétique moderne, ce meuble figurerait sans aucun doute entre les exploits de ces quelques illuminés qui ont battu la campagne au lieu d'accepter leur sort.

Or, c'est souvent loin du Québec que Giguère et ses compagnons ont réussi à s'extirper de la noirceur pesant sur leur horizon pour étendre les couleurs de leur imaginaire. Au Château Noir, entre autres, où Cézanne avait passé les dernières années de son exil provençal, face à la montagne Sainte-Victoire. Là, Giguère et sa femme Denise allaient rejoindre Jean Benoît et Mimi Parent dans leur deux-chevaux, accompagnés du peintre Léon Bellefleur et de sa femme Rita. Claude Haefely livra d'ailleurs un beau témoignage de cette époque à la mort de Bellefleur, en 2007, dans *Vie des arts*. Il ne faut surtout pas s'imaginer que le règne de Duplessis, celui de la « peur multiforme », ce n'est qu'une histoire pour effrayer les enfants. Tous les artistes novateurs ont souffert de cette emprise politique et religieuse qui figeait le Québec dans la carte postale idéalisée d'un passé qui n'avait jamais existé. Il serait peut-être bon de le rappeler à Mathieu Bock-Côté et à ses petits épigones traditionalistes, conservateurs, nationalistes et réactionnaires : personne ne s'ennuie de Duplessis, et surtout pas vos grands-mères.

Quand on prend conscience du travail de colosse accompli par Roland Giguère, on peut avec raison se désoler du temps présent et de sa turpitude intellectuelle et artistique. Sans en généraliser la portée, nous pouvons tout de même constater que des œuvres comme celle-là, il ne s'en pond pas tous les dix ans. C'est pourquoi je voudrais, par ces mots, vous inviter à lire et à relire Roland Giguère, à ne pas tomber dans le piège qui voudrait le reléguer à la Légende dorée, en compagnie des autres figures tutélaires de notre modernité. Comme aujourd'hui je ne me lasse pas du piano d'Art Tatum, que je fais jouer et



rejouer son *Tiger Rag* avec le même éblouissement, j'ouvre la *Forêt vierge folle* de Giguère et glane dans ses « Entrefilets » ce poème qui, dans sa simplicité, ouvre la porte à tous les courants d'air, à tous les charmes, à tous les possibles :

Où sont les mots que j'ignore
où sont ces lettres qui me manquent
pour dire simplement je vous aime
dans ce déferlement de cris
au coin de la rue à midi ?

Nous ne sommes pas obligés de lire nos contemporains, tant s'en faut. Notre devoir est autre : celui de reconnaître dans une démarche, une attitude, un chant, la très nécessaire vision qui en fait autre chose qu'une démarche, une attitude, un chant. C'est ce que je cherche, et que je trouve rarement, chez mes illustres contemporains. Je dois alors retourner en arrière, non pour astiquer la Légende dorée d'un passé où tout était plus authentique, mais pour montrer en quoi des gens comme Roland Giguère nous ont propulsés vers l'avant sans pleurer sur l'ancien poète à bois de leur grand-père. Pourquoi, alors, s'émeut-on de ces vieilles casses en bois ? Peut-être parce nous sommes en face, pour la première fois de l'histoire, d'une disparition des moyens techniques au profit d'une surabondance de plateformes de diffusion. Circulez, circulez, il n'y a rien à dire. Ou, comme l'écrit Kim Doré dans le magnifique poème qui ouvre son *Rayonnement des corps noirs* :

c'était ça l'âge de la parole avant la glace et
les recommencements mais nous avons tout oublié
en même temps que les formules à marcher sur l'eau
rien tu vois nous n'avons rien appris des noyés en surface. **L**